

La vie quotidienne sous le nazisme

Transcription de la discussion avec Elissa Mailänder

Programme PRESAGE : Bienvenue dans Genre, etc le podcast du Programme de recherche et d'enseignement des savoirs sur le genre de Sciences Po.

Mai 1932 : dans un contexte de forte crise économique, le président de la République autrichienne nomme un nouveau chancelier : Engelbert Dollfuss.

Janvier 1933 : Adolf Hitler est nommé chancelier du Reich allemand.

Un mois et demi plus tard, en mars 1933, Engelbert Dollfuss, le chancelier autrichien, met en place une dictature austrofasciste : il est opposé à l'Anschluss, à l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne nazie. Il fait donc de l'Italie mussolinienne son alliée et lutte dans son pays contre le parti nazi autrichien.

Mais ce dernier organise un coup d'État en 1934 durant lequel Dollfuss meurt assassiné.

Kurt von Schuschnigg prend sa succession, et le nazisme continue de prendre de l'ampleur. Finalement, le chancelier démissionne en appelant les autrichiennes et les autrichiens à ne pas résister aux nazis. Suite à un vote par référendum, l'Anschluss est approuvé par la population autrichienne. L'Autriche est donc officiellement rattachée au Troisième Reich.

S'ensuivent, jusqu'en 1945, des années de dictature de masse et de Guerre menée au nom d'une idéologie raciste, antisémite et homophobe.

Le 8 mai 1945, le Troisième Reich capitule. Les vainqueurs, les forces alliées, — c'est-à-dire les États-Unis, l'URSS, la France et le Royaume-Uni — occupent les deux pays et mettent en place un processus de dénazification.

Ça, ce sont les grands repères historiques. Mais comment les personnes vivant en Allemagne et en Autriche ont-elles vécu cette période des années 30 aux années 50 ? Comment se sont-elles adaptées aux changements politiques, sociaux et économiques pour vivre, pour travailler, pour s'amuser, pour se marier, ou pour élever leurs enfants ?

Elissa Mailänder est chercheuse au Centre d'histoire de Sciences Po, Associate professor au département d'histoire de Sciences Po et directrice adjointe du CIERA, le Centre interdisciplinaire d'études et de recherches sur l'Allemagne. Elle vient de publier aux Éditions du Seuil un livre intitulé "Une histoire intime du nazisme (1930-1950)" dans lequel elle étudie le nazisme au prisme de l'histoire du genre.

Bonjour Elissa Mailänder,

Elissa Mailänder : Bonjour

PRESAGE : Donc dans votre livre vous étudiez la vie quotidienne, la vie des gens ordinaires. Qu'est-ce que peut nous apprendre cette "histoire du quotidien" ? Et est-ce que toutes les actions quotidiennes ont forcément un sens politique ?

EM : Je dirais que oui. Mais d'abord il faut définir ce que c'est ce quotidien.

Je dirais c'est pas simplement la routine dans la vie de tous les jours, mais c'est vraiment les pratiques sociales avec lesquelles les acteurs et actrices historiques s'approprient le monde et donnent sens et incarnent le politique. Ça peut être sur-place au travail, ça peut être au sein de la famille ou dans l'entre-soi, entre amis. Mais ça peut aussi être le hors-travail, avec les pauses, avec les loisirs et avec les flirts.

Et il faut aussi nous demander qui a un quotidien. C'est une question particulièrement importante dans le cadre d'une dictature raciste eugéniste et meurtrière. Car le quotidien requiert une possibilité matérielle mais aussi émotionnelle de mener une vie viable et de pouvoir se projeter dans un futur supportable. Donc les détenus de camps de concentration et d'extermination, les personnes d'origine juive en clandestinité qui se cachent ou qui sont en fuite, elles n'ont pas nécessairement une vie quotidienne.

En revanche les hommes et les femmes appartenant à la société majoritaire nazie que l'on rencontre dans mon livre eux et elles jouissent de cette stabilité économique et mentale et donc profitent d'une vie quotidienne.

Et j'ai voulu justement montrer comment les gens ordinaires adhèrent à ce système politique par les pratiques sociales au quotidien.

PRESAGE : Et comment vous faites pour étudier ces vies quotidiennes très concrètement ? Est-ce que vous allez dans des archives ? Vous rencontrez des personnes ? Vous les interrogez ?

EM : Oui. Pour l'histoire du quotidien, il faut dire que aucune source n'est trop banale. Donc en fait très souvent on s'y prend aussi à des documents comme une liste de courses tout comme un texte administratif ou juridique. Moi je pars toujours des acteurs et actrices historiques parce que ce qui m'intéresse c'est vraiment leur vie concrète et les actes dans toute leur ambiguïté et ambivalence.

Cela m'a pris 10 ans d'écrire ce livre et surtout de vraiment constituer un corpus parce que je ne voulais justement pas faire une grande synthèse. Moi je voulais vraiment faire une histoire incarnée de cette société majoritaire, c'est-à-dire donc la "communauté du peuple-race", car je voulais faire quelque chose qui est vraiment ancré dans les pratiques sociales. Et chaque chapitre de mon livre procède donc par un carottage profond appuyé sur différents types d'archives. Donc ça peut être des documents personnels comme des journaux intimes, ça peut être des albums photographiques ou une simple photo, ça peut être des films de divertissement des véritables *blockbusters* ou ça peut être aussi des discussions dans des magazines comme aussi les jugements ou les actes de divorce au tribunal de Vienne donc c'est vraiment une panoplie de sources.

Et pour revenir à votre question, la constitution de mon corpus s'est donc faite au fur et à mesure et d'une manière je dirais assez organique. Parfois c'était une image qui me hantait et je pense que justement c'était une image d'un couple lové sur une plage qui en 2010 m'a vraiment je peux dire stimulée à faire cette recherche. Mais ça peut être aussi les notes de

bas de page chez des collègues que je décide de poursuivre ou encore des trouvailles aux archives

Et ce qui me motive, enfin, de faire cette histoire, c'est que j'approche une question très simple mais pourtant assez délaissée par l'histoire politique. Je me demande : qu'est-ce qui a rendu attractif le Troisième Reich pour des millions de femmes et d'hommes ?

PRESAGE : Et ce qui est intéressant dans votre analyse, c'est qu'elle nous éloigne de la représentation que l'on se fait parfois d'une 'régime nazi totalitaire', une image parfois un peu abstraite et figée. Au contraire, vous montrez que les personnes allemandes et autrichiennes, du moins celles qui faisaient partie de ce qui était alors appelé "la communauté du peuple-race", ont souvent vécu cette période nazie comme un moment joyeux. Je me souviens notamment des mots d'une jeune autrichienne que vous rapportez qui dit que c'était la plus belle période de sa vie. Est-ce que vous pourriez nous expliquer en quoi le nazisme a pu être une source d'épanouissement ?

EM : En effet cette citation elle interpelle et elle peut même choquer. Car on a l'habitude d'imaginer les personnes ayant vécu cette période comme des gens profondément différents de nous et la société nazie comme une société totalitaire, c'est-à-dire extrêmement rigide, coercitive, où tout le monde est surveillé en permanence. Mais lorsqu'on suit des hommes et des femmes ordinaires dans leur vie quotidienne de tous les jours, on se rend vite compte que leurs aspirations ne divergent pas tant que ça des nôtres. La plupart d'entre eux voulait réussir dans leur vie, saisir des opportunités d'épanouissement tant personnel que professionnel que le nazisme et notamment le nazisme en guerre offrait à tous ceux et celles qui correspondaient aux critères raciaux et eugénistes. Certes la société nazie est une société extrêmement ségréguée qui trie sans relâche entre les personnes, entre guillemets, "valables", et les personnes, entre guillemets, "sans-valeur", qu'il faut surveiller, séparer et enfin de compte aussi exterminer. Mais pour la majorité des allemandes et des autrichiennes qui font partie de ce que le nazisme va appeler la communauté du peuple race, donc la fameuse *Volksgemeinschaft*, le régime leur offre une société de bienfaisance et de bien-être. Car l'exclusion des uns élargit les capacités d'agir et les marges de manœuvre des autres. Et ce même État meurtrier qui persécute les exclus, soutient et promeut les autres. Concrètement le nazisme, et notamment le nazisme en guerre, offrait à ces jeunes femmes autrichiennes qu'on rencontre dans le troisième chapitre de mon livre des formidables opportunités professionnelles. C'était des femmes d'origine sociale plutôt modeste a priori pas destinées à apprendre des métiers mais justement le nazisme en guerre leur permet d'apprendre soit le métier de puéricultrice ou bien s'engager dans le service du travail du Reich féminin pour devenir une sous cheffe pour apprendre le métier de secrétaire et donc cela leur permet d'être financièrement indépendantes de leurs parents - je pense que c'est très important pour des jeunes femmes - apprendre un métier et aussi de voyager le Reich et l'Europe nazie. Donc elles vont rencontrer d'autres jeunes filles, elles vont créer des véritables réseaux entre jeunes filles, elles vont aussi avoir l'opportunité de rencontrer des

jeunes hommes, notamment des soldats fringants, et de se lancer dans le flirt, voire des relations amoureuses. Donc on voit bien à quel point le nazisme et notamment le nazisme en guerre a été une expérience fort marquante pour leur développement et épanouissement professionnel et personnel.

PRESAGE : Et est-ce que vous pourriez aussi nous parler du rôle des femmes en tant que mères, quel était le rapport des femmes et de la société vis-à-vis de la maternité et aussi de la procréation ?

EM : Oui c'est un autre sujet extrêmement important et effectivement je commence mon livre avec un chapitre sur la "nouvelle mère allemande" entendu bien évidemment au sens nataliste nazi et le nazisme lance un programme fort ambitieux de formation à la maternité. Parce que dans l'idéologie nazie aux mères revenait donc le rôle primordial non seulement au sens eugéniste et racialiste mais aussi au sens politique de créer un foyer qui était responsable du point de vue racial mais aussi du point de vue culturel. Et le nazisme percevait aussi la famille comme la plus petite cellule politique de l'État, et il fallait évidemment instruire ces femmes pour qu'elles éduquent leurs enfants et aussi un petit peu leurs époux et donc les pères des enfants à être nazis. La formation à la maternité n'était pourtant pas une invention nazie. Il y a très peu de choses que le nazisme a proprement inventées. Parce que déjà sous la République de Weimar avec les recherches médicales et notamment la pensée hygiéniste, on avait déjà des formations qui propageaient un foyer entre guillemets "sain, responsable" pour permettre aux classes populaires d'avoir une vie plus saine mais aussi plus surveillée. Mais le nazisme s'est investi au foyer familial avec des objectifs spécifiquement nazis : l'hygiène raciste. Donc à travers différentes formations à la maternité, les femmes allemandes - je veux dire, celles qui appartenaient à la soi-disant "communauté du peuple-race" - devaient apprendre à s'investir dans un projet politique beaucoup plus large qui commençait justement avec le choix des meubles dans des bois typiquement allemands, avec une hygiène de vie et un bon goût allemands, et donc avec une notion de modernité *völkisch*, ça passe par la nourriture, par le choix des meubles, les outils ménagers, et cetera. Mais en même temps il y avait aussi des incitations politiques et des ruses employées par le nazisme qui recouraient beaucoup à la valorisation. Donc en 1933, l'une des premières choses que le nazisme installe c'est un prêt au mariage donc de 1000 *Reichsmark* et qu'on peut rembourser en faisant des enfants. Donc avec 4 enfants il est entièrement remboursé. Il y a la fête des mères qui a été instaurée comme vraiment une fête nationale chaque deuxième dimanche de mai en 1934. Et aussi il y a la croix d'honneur aux mères allemandes. Donc tout ça c'est évidemment des valorisations mais qui vont avec le déclasserment et l'exclusion et le meurtre des autres.

PRESAGE : Et je voudrais maintenant revenir sur la périodisation de votre livre, car elle est plutôt atypique : vous étudiez le nazisme sur une période allant de 1930 à 1950.

EM : En démarrant mon étude à Berlin dans les années 30 et en la terminant avec des couples en renégociation et en forte tension au début des années 50 en effet je décloisonne un peu les bornes chronologiques traditionnelles du nazisme qui vont toujours 1933, 1945. Et en incluant l'Autriche, trop fréquemment ignorée à mon avis des études sur le nazisme en guerre, j'élargis également les bornes géographiques. Et mon livre montre justement que le nazisme, et notamment le nazisme en guerre... parce que, c'est quelque chose que je souligne beaucoup mais c'est pas la même chose le nazisme jusqu'à 1938 et après le nazisme en guerre qui donne encore une autre valence politique au projet nazi. Donc le nazisme fut une expérience fort dynamique souvent très joyeuse et particulièrement motivante pour la société majoritaire. Notamment les jeunes gens qui sont nés entre 1910 et 1926 qui grandissent ou qui sont adolescents au début du nazisme et qui prennent des responsabilités, pas des grandes responsabilités, mais quand même des responsabilités à moyenne échelle, dans l'armée, dans les organisations nazies, donc dans les années 40, ce sont justement ces gens là, ces jeunes gens là, qui portent le projet nazi. Et en me concentrant principalement sur le quotidien et les relations sociales entre les sexes, j'ai pu aussi saisir sous un angle nouveau les dynamiques et le moteur interne qui forge une société ségrégationniste, violente et extrêmement radicale.

PRESAGE : Et donc le nazisme ne s'arrête pas en 1945 ?

EM : C'est un peu une des thèses de mon livre. Et j'identifie trois grands traits du nazisme qui me semblent caractéristiques pour ce système politique.

D'abord son offre éclectique, où presque tout le monde trouve son bonheur si je peux dire ainsi. Peu de choses avaient vraiment été inventées par le nazisme mais son génie consiste justement à bricoler et à s'approprier des choses déjà existantes en mettant sa marque de fabrique.

Deuxièmement le régime nazi savait offrir aux membres de la société majoritaire une expérience individuelle tout en les encadrant avec beaucoup d'habileté et flexibilité. Par exemple le nazisme a incité les gens, notamment les jeunes gens engagés dans l'armée ou dans les organisations nazies à s'écrire, à échanger des photographies, à rester en contact. Donc en quelque sorte le nazisme était très habile à exploiter les médias sociaux de l'époque et le nazisme a laissé aux gens leur propre opinion. Ce qui rendait l'idéologie nazie si vivante et si vivable c'était justement qu'elle n'était pas seulement décrétée par le haut, elle était aussi réappropriée, modifiée, parfois contestée au sein de la famille, entre amis, ... et donc c'était vraiment les gens ordinaires qui y participaient.

Enfin il me semble aussi important de souligner qu'une dictature qui dure douze ans et qui trouve une fin abrupte en 1945 c'est une dictature qui ne s'est pas entièrement consumée. Douze ans au pouvoir c'est pas suffisant pour que l'attractivité de ce système politique s'épuise et il y a de nombreux individus qui, comme j'ai montré dans mon livre, qui ont vécu

cette période comme une période extrêmement valorisante, extrêmement motivante. Donc comme vous l'avez dit pour certains c'était la meilleure époque de leur vie. Donc il faut aussi qu'on se rende compte que à l'intérieur des familles allemandes et autrichiennes il y a une mémoire familiale assez positive qui peut coexister avec la mémoire nationale qui vise à partir des années 80 plutôt à faire face à la responsabilité collective.

PRESAGE : Oui, et vous l'expliquez bien à la fin du livre. Pour revenir sur l'après-1945, la plongée dans les sociétés allemande et autrichienne que vous proposez dans le livre vous conduit notamment à déceler une transformation de la masculinité hégémonique. Est-ce que vous pourriez revenir sur ce sujet ? Peut-être nous expliquer ce que c'est la masculinité hégémonique et ce que ça signifiait à ce moment-là.

EM : Oui. La masculinité hégémonique c'est un concept de la sociologue australienne Raewyn Connell dont je me sers. C'est la masculinité la plus valorisée par un groupe ou par une société. Donc pendant l'époque nazie, c'est plutôt la masculinité guerrière et martiale et je pense que dans le chapitre 5 j'étudie assez en profondeur les jeunes soldats partis au front, comme ils s'engagent dans un entre-soi militaire et dans les violences sexualisées, sexistes et sexuelles et racistes. Mais il y a aussi des masculinités un peu plus en retrait : les masculinités complices, qui vont faire avec ou qui vont rester un peu en dehors sans pour autant contester les violences et c'est important aussi de voir que c'est justement ces masculinités là qui donnent aussi de la légitimité aux plus violents. Mais évidemment en 1945 les choses changent, il y a les Américains, les Soviétiques, les Britanniques et les Français qui sont sur le territoire allemand occupé, et là on va voir que cette masculinité martiale elle n'est plus en vogue, elle ne disparaît pas complètement mais avec les camps et la dénazification, avec les hommes engagés dans le nazisme au chômage, avec les prisonniers de guerre, ... donc avec toute cette population masculine extrêmement dominante - et dominante dans l'espace européen - il y a une autre masculinité qui surgit et c'est ce que j'appelle une masculinité pacifiée. Donc c'est une nouvelle forme de *pater familias*, donc un Homo faber, quelqu'un qui construit, qui s'occupe de sa famille, qui est "Monsieur Gagnepain". Et j'ai pu étudier donc une discussion extrêmement intéressante dans mon dernier chapitre entre deux hommes, une masculinité martiale et une masculinité pacifiée. La masculinité pacifiée va reprocher au soldat, à l'officier, d'être égoïste, de manquer de responsabilité, mais ce qui est intéressant c'est que les masculinités pacifiées ne mettent pas pour autant en question les crimes de guerre ou le génocide donc c'est pas ça ce qui ... la société allemande majoritaire reste entièrement préoccupée par ses propres problèmes, désirs et urgences. Donc en fait on va plutôt se consacrer à la vie familiale mais dans la perspective de reconstruire l'Allemagne et pas de discuter les responsabilités politiques ou éthiques des crimes.

PRESAGE : Merci. Et on remarque en lisant votre livre que vous n'utilisez jamais le mot "totalitaire" pour décrire le régime nazi. Pourquoi ça ?

EM : Oui, le terme "totalitaire" n'apparaît pas dans mon livre et ça n'est pas un hasard parce que je me situe ... je ne dirais pas en opposition à Hannah Arendt mais j'ai une autre approche parce que si on parle de société totalitaire, on part de l'idée que c'est un système politique qui surveille les citoyens et que ces individus sont plutôt des dominés, donc dominés par le régime politique mais aussi par ses idées. Alors moi dans mon étude je montre tout autre chose : je vois qu'il y a beaucoup de créativité, beaucoup de prise d'initiative au ras du sol donc des femmes et des hommes qui font avec le nazisme, qui s'approprient le système politique d'une manière assez, parfois opportuniste, mais quand même tous leurs actes et gestes ont une signification politique. Donc même si les femmes et les hommes qu'on rencontre dans mon livre ne s'aperçoivent pas forcément comme des acteurs politiques, pour moi ils le sont parce que justement leurs pratiques sociales ont une portée politique plus grande et la quête de satisfaction personnelle je dirais, donc les aventures romantiques et sexuelles, l'épanouissement professionnel, dans les organisations nazies ou aussi les liens affectifs entre amis, l'intimité de la vie conjugale, ... tout cela a extrêmement contribué à la cohésion interne de la communauté du peuple-race qui est une communauté nationale pleinement mobilisée et je montre justement aussi le simple fait de vivre avec le nazisme que la méthode de "faire l'autruche" et de penser qu'on reste en dehors tout cela a néanmoins contribué à légitimer le nazisme, la guerre, et in fine aussi le génocide. Et ma conclusion peut-être la plus radicale - et moraliste peut-être - c'est que dans une société violente et génocidaire il n'y a pas de place pour l'en-dehors. Donc c'est justement la somme des prises d'initiative petites ou grandes à l'échelle individuelle qui font vivre le nazisme et qui l'incarnent.

PRESAGE : Merci.

Merci à Elissa Mailänder pour cet échange et merci à vous pour votre écoute.

Genre et cetera, c'est le podcast du Programme de recherche et d'enseignement des savoirs sur le genre de Sciences Po.

La musique est signée Lune.

Un lien vers la transcription de cet épisode est disponible en description.

Pour aller plus loin, vous retrouverez aussi en description des liens vers différentes références bibliographiques, dont le livre d'Elissa Mailänder, *Une histoire intime du nazisme (1930-1950)*.

Si vous avez aimé cet épisode, n'hésitez pas à nous le dire sur votre plateforme de podcast préférée ou sur les réseaux sociaux Twitter et Facebook : @PRESAGEgenre

À bientôt !